

# L'image est matière

Josée Pellerin n'aborde pas la photographie par le biais de l'indice. Que chaque image soit le résultat d'une coprésence effective entre le photographe et la scène reproduite, l'intéresse certes. Mais c'est plutôt dans l'épaisseur de la matière photographique et dans ce que le papier peut recevoir et recueillir d'autre que celle-ci, qu'elle trouve et développe son dessein esthétique.

Ce n'est pas dire qu'il n'y a pas, dans le creux lointain des œuvres montrées, une image photographique à la base, à teneur réaliste. Il y en a bien une, qui provient d'ailleurs d'une tournée des ateliers d'artistes amis, dont elle a su exhiber les recoins où reposent encore des matières oubliées par le travail créatif, ou bien rejetées après usage. D'où ce titre de *Chutes*, qui évoquent les scènes rejetées d'une œuvre cinématographique. Ces images, balayant les amoncellements de matériaux, les enchevêtrements d'outils et de matières employés à la création, montrent les résidus banals, l'autre versant de toute entreprise artistique.

Mais il y a plus. Ses matières sont en quelque sorte récupérées par Josée Pellerin. Avec elles, l'artiste vient obstruer le trop rapide rapport entre l'être des scènes croquées et l'image qui les saisit. Car les images sont rephotographiées après avoir été manipulées, après qu'on les eût chargées de couches étrangères, après qu'on eût fait reposer sur elle une feuille plastique transparente chargée d'encre; ou bien encore après les avoir brûlées ou laisser reposer dans un bloc glacé. Bref, aucune ne nous apparaît dans sa littéralité photographique, fût-elle argentique ou numérique. Chacune est l'objet d'un travail de construction, très apparent, dont chaque étape a fait l'objet d'une fabrication active. Le papier n'est pas un simple papier usuel, photographique ou d'impression. Il a été minutieusement choisi et manipulé (brûlé, plié, congelé...). L'image elle-même ne tombe pas tout de go d'un quelconque agrandisseur sur le papier pour s'y incruste. Elle a, plutôt, dans sa descente, rencontré un obstacle, une couche quelconque ou une matière; ou elle a été parasitée par des lumières intrusives. Ou bien encore, elle est surchargée de pastel ou d'acrylique.

En fait, Josée Pellerin reprend ici les intentions d'un groupe de photographes qui, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, considéraient que la photographie, pour être perçue comme un art à part entière, devait simuler la peinture et l'eau forte. En privilégiant l'intervention manuelle, ils croyaient ainsi pouvoir faire de la photo un art autonome et distinct, s'opposant à l'œil froid et mécanique de la photo documentaire. Or, chez Pellerin, des moyens semblables sont plutôt employés pour contribuer à un retour vers le photographique. En choisissant ainsi de solliciter des matières autres, elle rappelle que la photographie dépend elle-même d'une accumulation et d'une incrustation de sels d'argent. À l'instantanéité et à la volatilité de l'image numérique, image flottante, Josée Pellerin oppose le temps des matières solidifiées, la densité des couches intercalaires. L'œuvre qui en résulte, arrête le flux des vues passantes, focalise les matières, engrange des espaces et des temps en une seule image.

*Sylvain Campeau*